

de grands éclats de gaieté qui glaçaient jusqu'au sang. Louis Verrier aimait Bernard.

— Mon pauvre garçon, lui disait-il parfois, à quoi songes-tu ? C'est une folie ! La fortune est aux travailleurs patients. Pour qu'elle demeure à jamais sous ton toit, tâche de t'en faire une épouse et non une maîtresse.

Je vous l'ai dit, Bernard riait.

Verrier ne savait cependant pas jusqu'à quel point la gangrène avait envahi cette âme. Peut-être croyait-il qu'il avait là beaucoup plus de paradoxes que de perversité. Aussi tantôt haussait-il les épaules en les traitant d'exercices d'improvisation.

Sur ces entrefaites, Louis tomba un beau matin chez Bernard, vêtu tout entier d'un costume de voyage. Il allait partir le soir même pour Angers. De là, il gagnerait à pied le château de***, dont il était chargé de décorer les appartements.

— Je te quitte à regret, dit-il à son ami. Je suis inquiet. Te figures-tu de bons bourgeois qui vont au spectacle, laissant leur héritier, jeune enfant plein d'espoir, âgé de deux ans et demi, avec un paquet d'allumettes sur son lit ? Mon cher Bernard, tu es cet enfant-là, sache-le bien. Tu passes ta vie à jouer avec le feu. Ta tête est pleine de poudre et j'ai bien peur qu'elle n'éclate. Je te dis, je te répète et tu le sais, mon ami : cela brûle.

— Mon bon Louis, répondit Bernard, laisse-moi sans crainte avec mes allumettes. Si je m'en sers jamais, sois certain que ce sera non pour me brûler, moi et ma mansarde, mais bien pour allumer les bougies de mon salon.

Alors, les deux amis s'embrassèrent. Louis partit en hochant la tête et Bernard sentit une larme couler sur sa joue.

Il l'essuya rapidement, comme honteux de lui-même.

Ce fut peut-être bien la dernière fois qu'il pleura.

V

A partir du moment où Bernard se fut dit que la fortune de l'avare lui appartiendrait un jour, il ne cessa de chercher à saisir au passage l'occasion cherchée.

Il sortait peu, préférant demeurer là, aux côtés de l'avare, l'entendant souvent remuer : le jour, aller et venir ; la nuit compter et recompter son or.

Lorsque, par hasard, le vieil Hermann quittait sa chambre, Bernard le suivait par les rues. Il l'épiait. Il voulait savoir ce que pouvait faire cet homme.

Jamais Hermann ne rencontrait un visage de connaissance. Il marchait lentement, s'arrêtait parfois pour reprendre haleine, ou s'asseyait sur un banc dans quelque jardin public. Il achetait, de temps à autre, des provisions de bouche, du fromage, des sardines, du pain. C'était tout. Il rentrait, et avec cela il vivait plusieurs jours, enfermé dans sa mansarde, accroupi sur son cher trésor.

Bernard en était venu à connaître tous les jours où le vieillard quittait son logis. Il savait ce que l'avare faisait à telle ou telle heure. Par je ne sais quelle étrange vision, il apercevait le vieil Hermann à travers le mur, il le devinait : il le voyait vivre, pour ainsi dire, ou plutôt il vivait de la vie de cet homme qui lui était inconnu deux mois auparavant.

— S'il mourait, cependant, se disait-il parfois, à qui donc reviendrait sa fortune ? Il est sans parents, sans amis. Serait-ce donc voler que d'enlever un inutile argent à un cadavre ?

C'était ce qu'il appelait ses pensées faibles, des retours vers l'hésitation. Ces accès de transaction avec sa con-

science étaient rares, ou plutôt, je l'ai dit, ils avaient disparu.

Une résolution énergique et calme remplaçait en lui la fièvre des premiers jours et ce prurit de richesse et de luxe qui agitait son corps tout entier de tressaillements avides. Maintenant la bourse elle-même ne le dégoûtait plus. N'allait-il pas en sortir tout à l'heure et se nettoyer fièrement de son passé ?

Il y avait déjà quelques jours que Bernard n'avait pas entendu chez l'avare le bruit accoutumé. La nuit, aucun de ces tintements qui faisaient battre si fort le cœur du jeune homme. Le jour, aucun bruit, aucun son. Rien.

Instinctivement, Bernard comprit qu'il touchait à un moment décisif de sa vie. Il chercha d'abord, à s'étourdir, à ne penser point, effrayé lui-même des pensées qui venaient à lui ; puis il se recueillit. Il se dit froidement que le vieillard, sans doute, était malade, et que de cette façon l'occasion naissait qu'il attendait depuis si longtemps.

Son plan se trouva tout bâti dans sa tête, et, par la pensée, il le mit aussitôt à exécution.

Voici comment il agissait :

Il allait droit au vieil Hermann, franchement, le cœur sur les lèvres ; il le soignait, il le veillait, il ne le quittait plus ; il devenait son serviteur, son esclave. Hermann n'avait point de famille. A qui léguerait-il sa fortune, sinon à celui qui lui fermerait les yeux.

Il bâtiesait là dessus tout un plan qu'il détruisait bientôt. Peut-être trouverait-on un testament après la mort d'Hermann, et ce testament anéantissait soins, prévenances, combinaisons longuement machinées. D'ailleurs, ce vieillard soupçonneux refuserait, à coup sûr, d'avoir un aide à ses côtés. Il fallait s'arrêter, à quelque autre résolution. Alors, si la maladie du vieillard était mortelle, pourquoi ne pas le laisser mourir sans secours ? Personne ne se souciait de l'avare. S'apercevrait-on de son absence ? Il se montrait si rarement aux gens de la maison.

Bernard crut, cette fois, avoir trouvé.

Il y avait trois jours, Bernard les avait comptées ces journées si longues, il y avait trois jours que le vieillard n'avait donné signe de vie.

Qu'était-il devenu ? N'était-il point mort, déjà ? Mort ! et cette idée faisait profondément tressaillir Bernard, dont le cœur aussitôt se remplissait de joie.

La mort du vieil Hermann, c'était la foudre détruisant tout à coup l'obstacle qu'on mesurait une minute auparavant avec terreur. C'était le hasard, la fatalité, c'était Dieu se mettant soudain de la partie et jetant à Bernard les cartes les meilleures.

L'occasion, boiteuse pour arriver, ailée pour partir, venait donc à lui ; Bernard la saisit aussitôt.

Si l'avare était mort, et le raisonnement le disait assez, il fallait aussitôt s'emparer du trésor. Bernard, durant tout le jour, chercha comment on pouvait parvenir à ce but. L'action, maintenant, devait remplacer la pensée, la réalité suivre aussitôt le rêve.

La nuit vint.

Bernard savait que, comme la sienne, la mansarde du vieillard s'ouvrait sur la rue par une fenêtre. Devant la fenêtre, une saillie servant à soutenir les tuyaux pour les eaux de pluie permettait de marcher, mais non sans danger, le long du toit.

Bernard ouvrit sa fenêtre.

— Etrange chemin, fit-il, qui me conduira peut-être à la fortune.

Il revint s'asseoir devant sa table, auprès de ses livres d'étude.

— Qu'est-ce que tout cela ? dit-il alors en les regardant avec mépris. Des mots ? Assez de mots ! Il avait raison, ce malade. A bas la pensée, vive la machine ! Vous avez des idées, vous ? Nous, nous avons de l'or.